

LA GUERRE ILLUSTRÉE : A NOS MORTS

CINQUIÈME ANNÉE. — N° 1447 bis.

PRIX : 10 CENT. — ÉTRANGER : 20 CENT.

Supplément du Dimanche 1^{er} novembre 1914

Supplément édité par

• EXCELSIOR •

Adresse télégraphique : EXCEL-PARIS

à l'occasion de la Toussaint

88, avenue des Champs-Élysées, PARIS

SEIZE PAGES DE TEXTE ET DE PHOTOGRAPHIES



*Gloire à notre France immortelle !...
Gloire à ceux qui sont morts pour elle !...*

VICTOR HUGO.

Ayuntamiento de Madrid

AUX MORTS POUR LA PATRIE

Excelsior a cru devoir, en ce jour de Toussaint, consacrer à nos soldats morts au champ d'honneur un numéro spécial hors série, complètement indépendant du numéro de seize pages que nous publions aujourd'hui 1^{er} novembre, comme chaque dimanche, avec les *Ephémérides de la guerre*. Des académiciens parmi les plus illustres, MM. Emile Boutroux, Denys Cochin, Frédéric Masson, Henri de Régnier, ont bien voulu apporter à cet hommage leur éloquent collaboration. M. Xavier Leroux, l'éminent compositeur, a commenté en une page d'une expression pénétrante l'admirable strophe de Victor Hugo : « Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie. » Nous exprimons à nos collaborateurs nos plus sincères remerciements.

COMMÉMORATION

C'est aujourd'hui le jour « des Morts pour la Patrie ». Leurs tombes, par milliers, dont plus d'une est sans nom, Dans la glèbe du champ ou l'herbe du vallon, Attestent de quel deuil la France fut meurtrie.

Martyrs du Droit luttant contre la Barbarie,
Il faudra, quand les jours de paix sur nous luiront,
Consacrer à leur cendre un vaste Panthéon
Devant lequel, longtemps, chacun s'incline et prie.

Aujourd'hui, célébrons votre Toussaint guerrière,
En silence, héros qui dormez dans la terre
Que votre sang versé rend plus sainte pour nous;

Et que, seul, on entende au fond des basiliques,
Commémoration qui vous pleure à genoux,
Le glorieux sanglot des mères héroïques !

HENRI DE RÉGNIER
de l'Académie française,

Leur vœu suprême

Combien est cruelle pour un vieillard la tâche de glorifier la jeunesse fauchée dans sa fleur ! Au deuil que lui cause la perte de tant d'enfants de la mère commune, dont plusieurs le touchent lui-même de près, s'ajoute le sentiment d'une violation de l'ordre naturel. C'était à vous, jeunes gens, de nous rendre les derniers devoirs.

Mais, pour honorer dignement ces nobles morts, nous devons surmonter nos sentiments les plus forts et les plus légitimes et considérer principalement la manière dont eux-mêmes souhaitent que nous les honorions. Nous devons tâcher, selon le mot de Pascal, de les faire revivre en nous.

Or, leur vœu suprême, au moment où la vie les quittait, a été que leur mort ne fût pas inutile, mais qu'à tant de dévouements la patrie dût de subsister, de se rajeunir et de fournir glorieusement une carrière nouvelle. C'est ce vœu qu'il s'agit d'accomplir.

Rappelons à notre mémoire leur noble élan lorsqu'ils partirent pour cette guerre redoutable, la conscience qu'ils avaient de combattre pour le droit des peuples, pour la liberté et pour l'humanité, la force d'âme qu'ils déployèrent en allant, à la bravoure impétueuse, la résolution calme, patiente et persévérante, l'enthousiasme généreux avec lequel ils se donnèrent à une tâche embrassée, non seulement comme un devoir, mais comme une mission glorieuse; entretenons en nous-mêmes ces vaillantes dispositions; travaillons tous, enfin, chacun selon ses forces, au triomphe de la cause sainte pour laquelle ils se sont sacrifiés, et nos morts seront contents de nous !

Emile Boutroux,
de l'Académie française.

“Sunt lacrymæ rerum”

Dans la morne tristesse des brouillards, en ces jours de Brumaire, une plainte de partout s'élève ininterrompue, et déchirante, et c'est la plainte des Rachel qui pleurent leurs fils et qui ne veulent pas être consolées. Et sur cette plainte continue, dont le chœur s'élève ou s'abaisse selon les instants, d'autres sanglots se superposent, formant comme les chants douloureux de cette mélodie funèbre.

Les mères, les épouses, les petites filles qui ne savent point comprendre, suivent dans le brouillard les funèbres cortèges. A travers les rues populeuses, elles vont, saluées par le coup de casquette des garçons, par le signe de croix des filles. Elles vont indéfiniment, sans savoir où on les mène, car elles arrivent tout droit de lointaines campagnes. Sur une dépêche, elles sont parties, elles ont voyagé tout un jour et toute une nuit, elles sont venues à l'hôpital, on leur a dit qu'il était mort, qu'elles ne le reverraient jamais, qu'on allait l'enterrer; elles ont, dans une boutique du quartier, acheté un chapeau de crêpe noir, et, sans savoir où on les conduit, elles suivent à présent cette bière faite de six planches de bois de peuplier, minces comme des feuilles de papier.

Où vont-elles ? Que leur importe ? Elles vont où va le douloureux cadavre qu'elles n'ont pas même pu reconnaître, qu'elles ne savent celui de leur fils ou de leur mari que par des écritures qui peuvent être menteuses, et où il est si facile, n'est-ce pas ? de se tromper. Pourtant, elles marchent. Il faut bien, tant de messieurs importants et galonnés leur ont assuré que c'était Lui. Elles marchent, d'un pas qui ne peut être ralenti, car les heures sont brèves, et il faut arriver au cimetière avant la nuit; elles marchent, épuisées et vacillantes, la tête basse sous les voiles inhabituels. On sent leur misère si douloureuse qu'elle ne trouve point de paroles et qu'elle n'a plus même de larmes. Elles ont été de l'ambulance à l'église, elles ont entendu les prières, elles ont jeté l'eau bénite et elles marchent sans savoir, allant vers un lieu inconnu. Mais, ce lieu inconnu, elles savent que c'est le champ de l'éternel repos.

Et après la barrière, où l'escorte militaire s'est arrêtée pour un salut suprême, on est entré dans les terrains désolés de la zone; on a traversé les larges avenues entre les maisons basses au long desquelles rôdent des soldats infirmiers ou des soldats bouchers, des filles en cheveux, des enfants qui jouent à des jeux bruyants, et on marche, on marche comme en rêve. A la fin on tourne à droite, on est arrivé, et c'est une plaine, hier dénudée, qu'on trouve devant soi, une plaine où, en quelques jours, ont surgi des centaines et des centaines de croix de bois noir sur lesquelles fleurissent au milieu des palmes d'immenses fleurs rouges et bleues. Aussi loin que s'étend le regard dans le jour qui s'abaisse, ce sont ces croix et ces couleurs bruyantes; la terre si maigre, si pauvre, avec le cran tout près, et un peu de sable en surface, est choisie à dessein. Inutile de mettre les morts dans de la bonne terre, épaisse et grasse, celle qui porte les moissons dorées. Le cercueil descend dans le trou; le fossoyeur présente sur une petite pelle quelques cailloux et un peu de poussière qu'on jette sur les planches. Et c'est fini.

Les pauvres femmes suivent encore le corbillard vide; elles semblent s'y accrocher; elles arrivent à la porte du cimetière dans la nuit. Elles ne savent où aller et regardent avec des yeux hagards cette longue route qui ne peut plus les mener nulle part.

... Et dans l'angoisse qui vous étreint alors, on pense que, dans chaque ville, chaque village de France, il y a, à ce même moment, des mères, des épouses, des enfants qui pleurent, et qu'il faut que cela soit, si la France veut vivre, si elle veut se soustraire à une tyrannie dont on voit à présent les effets, dont on peut juger les sinistres conséquences. En moins d'un demi-siècle, cette tyrannie a fait de l'Allemagne rêveuse, intelligente, lettrée, amie du beau, du bien et du vrai, un repaire de bêtes carnassières, qui ne peuvent être rassasiées que par les pleurs de toutes ces femmes, le sang de tous ces jeunes gens. Et du champ des morts monte dans la nuit, avec la plainte ininterrompue des mères, le chœur grandiose de ceux qui se sont sacrifiés et qui sont morts pour la patrie.

Frédéric Masson,
de l'Académie française.

Au souvenir humain

Pâques, Noël, l'Ascension sont des fêtes instituées par l'Eglise catholique pour élever nos esprits vers l'idée de Dieu. La commémoration des morts est la fête mélancolique consacrée au souvenir des hommes.

Consacrée d'abord à ceux que chacun de nous a connus et aimés. Nous ne les voyons plus devant nous dans l'espace, et le temps ne compte plus pour eux. Mais ils sont présents dans notre esprit : ils n'ont pas disparu.

D'ailleurs, en ce jour-là, nous ne portons pas le deuil seulement de nos parents et de nos amis. L'homme et toute sa destinée s'offrent à notre pensée : une destinée brève et fragile en ce monde, puisque le moindre accident la brise. En même temps des dons divins : une intelligence qui mesure, comprend, et, par l'intuition, dépasse cet univers ; chose plus étonnante et plus belle encore : une conscience libre, ayant la vue du Bien, et capable de sacrifier même la vie, par devoir.

Tel est l'homme. Que l'on ne prétende pas réserver ces dons au surhomme et à des espèces supérieures : ces inventions de Nietzsche ont pu troubler des cervelles allemandes. Mais le christianisme n'accepte pas ces fantaisies aristocratiques. Il enseigne l'égalité dans la Création et dans la Rédemption : *omnium Deus conditor et redemptor*, dit l'office du 2 novembre.

Dans l'ordre intellectuel, la fameuse lettre des penseurs allemands est vraiment faite pour abattre l'orgueil des gens qui ont pu se croire d'une espèce supérieure. Elle montre à quel point la rancune haineuse peut obscurcir des regards habituellement clairvoyants et masquer la vérité, même devant les yeux les mieux exercés. Qu'ont-ils fait, ces vieillards illustres, mais disciplinés, de leur méthode historique et de leur sens critique, de leur respect de l'expérience ?

D'autre part, dans l'ordre moral, les exemples donnés chaque jour par milliers sont favorables à l'idée chrétienne de l'égalité : tant ils nous montrent la plus noble vaillance uniformément répandue dans une multitude de jeunes âmes ! Risquer la vie, si intéressante à tout âge, si douce et si riante à vingt ans, et même à trente-cinq, est le fait d'une vertu surnaturelle, et cependant habituelle, dans les nations comme la nôtre. Que de héros inconnus ont succombé pour la défense d'une tranchée, pour la conquête d'un hameau ! La patrie les avait appelés, et, à cet appel, tout le monde sait où est le devoir. Si ce devoir n'apparaissait pas clairement à tous, il n'y aurait plus de patrie. Les survivants de 1870 applaudissent et admirent les combattants de 1914, non pas meilleurs patriotes, mais plus persévérants, plus confiants, et, nous l'espérons bien, plus heureux que nous ne l'avons été !

Le jour des morts, en 1914, est pour beaucoup de familles de France un jour de deuil récent. Les plus heureuses soignent un blessé ou s'inquiètent d'un prisonnier. Il n'en est aucune que l'agression de l'Allemagne n'ait atteinte dans ses affections les plus chères. Presque toutes avaient élevé leurs enfants pour des métiers plus paisibles : elles en faisaient des prêtres, des laboureurs, des commerçants, des hommes de science ou des hommes de loi. Tous ont été soldats, et vaillants soldats, contre l'Allemagne.

Pascal a montré mieux que tout autre écrivain les contrastes de notre destinée : tant de grandeur associée à une telle faiblesse, tant de misère à côté de tant de puissance. Il n'avait pas connu autant que nous les maux de la guerre. Le grand Condé commandait, près de Rocroi, à trente mille hommes tout au plus. La guerre n'enrôlait pas alors des peuples entiers. Si Pascal avait vu le Jour des Morts, au milieu d'une grande guerre Nationale, il aurait vu, et de quels traits il aurait peint, vivant ensemble, non pas dans l'âme d'un homme, mais dans les âmes de toute une nation, la plus cruelle douleur, auprès du plus héroïque courage, et le courage l'emportant sur la douleur !

Denys Cochin,
de l'Académie française.

Ceux qui restent



LA TOMBE D'UN SOLDAT ANGLAIS



LA PRIERE AUTOUR DE LA TOMBE D'UN SOLDAT FRANÇAIS

Ceux qui tombent glorieusement sur les champs de bataille ne sont pas à plaindre; ils ont eu, en mourant pour la patrie, « le sort le plus beau, le plus digne d'envie ». Ceux qui méritent compassion, ce sont leurs proches, ceux qui restent, et auxquels est trop souvent refusée la consolation de pouvoir prier sur la tombe des chers disparus.

Ayuntamiento de Madrid

Jeunes héros et frères d'armes



Les deux jeunes héros, dont nous publions ici la photographie, prouvent une fois de plus, par leur exemple, que la valeur n'attend pas le nombre des années. Blessés à l'ennemi, ils n'ont pas de plus cher désir que d'être guéris le plus tôt possible, afin de retourner au feu. Cette impatience patriotique est d'ailleurs partagée par leurs aînés, sans exception.

AU CHAMP DU REPOS



Après avoir vaillamment défendu la terre de France contre l'envahisseur, Ils dorment, étendus côte à côte, sous les bouquets, dont des mains pieuses ont fleuri leurs tombes, au-dessus desquelles flotte le drapeau tricolore, emblème de la patrie, sauvée par leur sacrifice.

Silhouettes de héros



Militaires de profession, soldats improvisés pour la défense du sol natal, ils paient tous indistinctement et avec le même héroïsme leur dette à la Patrie : dans la liste des glorieux « morts au champ d'honneur » on relève, à côté des noms d'officiers supérieurs ou subalternes, ceux d'hommes de lettres, comme Charles Péguy et Charles Muller, d'hommes de sport, comme Alec Carter et Jean Bouin, — tous également dignes de l'admiration et de la reconnaissance des Français.

(Phot. Pirou, rue Royale; Henri Manuel, Femina, Rol, Martinotto, Panajou.)

NOS HEROÏNES

La femme française pendant la guerre

De cette guerre atroce, dont la plupart de nos contemporains, parce qu'ils avaient la prescience de son abomination, n'avaient la possibilité, quelle fut la première victime ? Le féminisme assurément. La mort du féminisme date de la fin de juillet, avant même que le canon ait tonné à notre frontière orientale. Reportons-nous à ces journées d'angoisse pendant lesquelles le monde entier s'intéressa exclusivement aux négociations diplomatiques, aux efforts mort-nés des ambassades des alliés. Mais l'Allemagne exigeait la guerre, une lutte sans merci. Elle en avait trouvé le prétexte. Fut-ce par un semblant de pudeur qu'elle abandonna, un temps bref, la parole aux diplomates, ou, plus vraisemblablement, afin de parachever de formidables apprêts ?

C'est au cours d'une période aussi tragique, tandis que tous les partis mettaient bas les armes pour les reprendre avec enthousiasme contre l'ennemi commun, que succomba le féminisme. En Angleterre, les suffragettes qui, depuis trop longtemps, troublaient la vie nationale, rentrèrent dans le devoir. En France, encore que leurs émules aient toujours repoussé des procédés regrettables à tous égards, les femmes, hantées par les idées émancipatrices, concurrent immédiatement le rôle qu'elles étaient appelées à jouer, rôle conforme à leur mission naturelle, où ne pouvaient que resplendir deux vertus innées chez elles : le dévouement et la charité.

Sans doute, la terrible nouvelle qu'apporta la soirée du 3 août fit chavirer le cœur des femmes françaises, de toutes les femmes de France, aussi bien des mères, des femmes, des filles de mobilisés ou mobilisables que dans les familles, si rares, où nul membre n'avait à gagner la ligne de feu. Je revois la physionomie de la rue parisienne, ce soir-là, le flot humain sur les grandes avenues, les femmes, les yeux gonflés de larmes, suspendues au bras de l'homme en uniforme, la marche mélancolique vers la gare de la séparation...

Et puis, elles devinrent braves dans leur tristesse. D'aucunes trouvèrent, dans les gares, des mots d'une énergie farouche. On a cité celui-ci, surgi de la bouche d'une femme du peuple criant vers son mari, après lui avoir jeté son dernier baiser :

— Si ta baïonnette se casse, n'oublie pas que tu as tes poings !

Et elle ajouta d'une voix plus forte encore, plus chargée de haine :

— Et tes dents !...

Une jeune fille du monde prouva également — autre manière — la force du cœur féminin. Fiancée, elle devait se marier en octobre. Son futur mari, mobilisé, vint lui rendre sa parole. Son cœur était lourd, ses lèvres tremblantes. Elle ne le laissa pas achever :

— Ami, je serai votre femme avant votre départ !

Ils se marièrent le lendemain. A l'aube suivante, le soldat rejoignait, après avoir, une dernière fois, serré sa femme sur son cœur.

Ces deux exemples, pourrait-on objecter, ne constituent que deux exceptions. Et l'objection ne serait peut-être pas sans valeur. Il faut reconnaître, en effet, que la mentalité de la femme française ne saurait être mise en parallèle avec le concept héroïque de l'antique Spartiate. Le cœur de la femme française est trop tendre pour laisser jusqu'aux lèvres monter la phrase du bouclier. Mais elle sait souffrir, simplement, sans grandiloquence. Elle gémit, elle ne peut admettre, surtout au siècle où nous vivons, un tel défi à la civilisation, aux lois naturelles. Devant ses yeux perdus dans l'odieuse vision du champ de bataille, après la bataille, mais elle se résigne doucement, et ce second sentiment n'exclut ni dignité ni grandeur. Elle ne se bat pas, elle ne pourrait se battre, mais elle a compris l'absolue nécessité de la bataille, de la victoire. Elle a compris que son devoir consiste, tout en dissimulant le plus possible sa peine, de contribuer à la défense du pays menacé, envahi, de panser les plaies du guerrier tombé, de le guérir physiquement et moralement, de disputer enfin à la mort un fils ou un époux. Et elle songe qu'ailleurs sans doute, une sœur inconnue s'efforce de lui rendre son bonheur perdu...

D'aucunes ont résolument marché vers le front, au poste le plus périlleux, aux ambulances que n'abrite plus, au contraire, le drapeau de Genève. Après la guerre, la liste nous paraîtra longue des héroïnes qui se sont sacrifiées. Elles n'ont pu rester au foyer désert. Il importe de louer leur courage en ne formulant quelque restriction qu'à l'égard des ambulancières qui, poussées par une

sorte d'irrésistible apostolat, oublièrent le mari exempté ou l'enfant en bas âge.

D'autres qui protesteraient elles-mêmes, si nous les qualifions d'héroïnes, se montrèrent plus mesurées dans le devoir. Pourrions-nous, sans exagération, exiger d'une mondaine une aussi catégorique attitude ? La transition est trop brusque, trop brutale, entre un thé ou une matinée de tango et l'hôpital de première ligne où le chirurgien amputé parmi les gémissements des blessés et le fracas de la bataille proche. Enfin il n'a pas été donné à toutes de lire la « première » aux Corinthiens où Saint-Paul s'écrit : « La charité ne cherche pas ses propres intérêts. »

Néanmoins, les Parisiennes qui quittèrent la capitale aux jours sombres où les boîtes allemandes sonnaient sur les routes de la grande banlieue, ont trouvé dans les hôpitaux d'une province plus calme l'utilisation de leurs loisirs. Et il a bien fallu s'occuper des infortunés réfugiés de la Belgique et du Nord de la France, de leurs femmes éperdues et de leurs petits enfants en pleurs... D'autres encore, demeurées à Paris, n'appartenant à aucun groupe féminin, dédaigneuses d'insignes et d'un vêtement spécial, surent diligemment organiser des quantités de petits ouvrages très productifs. Elles ont atteint un double but ; chacune d'elles fait vivre une demi-douzaine d'ouvrières sans travail, et la petite rue adresse souvent à l'autorité militaire des ballots de linge où l'on glissa en souriant un couteau, une pipe et une provision de tabac.

La petite ruche travaille en bourdonnant, bien entendu. Que s'y dit-il ? Y préconise-t-on la loi du talion lorsque le récit de quelque atrocité allemande a réussi à se faufiler entre les branches des ciseaux d'une déconcertante censure ? Ce serait mal connaître l'âme de la femme française que de lui prêter la pensée d'horribles représailles sur des innocents ! Il n'existe point, chez nous, de mégères comme cette Prussienne écrivant à son mari : « J'espère que tu n'épargneras ni les femmes ni les enfants ! » La lettre, trouvée par des ambulancières sur son destinataire blessé, fut renvoyée à la mère avec, en marg., ces mots : « Votre mari blessé, madame, est soigné humainement. » Un être à ce point dénaturé comprendra-t-il la haute leçon ? C'est infiniment peu probable.

Il est également plus que douteux qu'une femme de France ait envoyé sur le front des instructions analogues à celles de l'Allemande Marie Weiland qui recommande : son fils de « rapporter beaucoup de bijouterie et de montres en or » Il tarde fort à Marie Weiland d'assister à l'arrivée de ce singulier trophée. Elle patiente en espérant que la guerre ne sera pas longue : « Sitôt que vous aurez pris Paris ce sera fini. Exterminez toute cette bande de brigands que l'on appelle l'armée française ! » La lettre d'une femme française, à quelque classe qu'elle appartienne, est toujours émouvante, poignante. Voici la formule terminant la lettre de la femme Weiland : « Encore une fois, n'oubliez pas les montres en or ! »

Pour nous rafraîchir de cette turpitude, relisons la lettre d'une femme russe qui dit à son fils : « Lorsque vous serez désigné pour accomplir un haut fait, ne vous souvenez pas de mes pleurs, souvenez-vous seulement de ma bénédiction. Dieu vous garde, mon enfant chéri si tendrement aimé ! Un mot encore : on rapporte de tous côtés que l'ennemi se montre cruel et sauvage. Ne vous laissez pas emporter par un sentiment aveugle de vengeance. Ne levez pas votre main sur un ennemi tombé, mais soyez généreux envers ceux que le destin fera tomber entre vos mains. »

Mais il est des épreuves trop dures. Tout le monde a lu les terribles nouvelles reçues par un soldat mécanicien. Il apprend par ses sœurs que ses frères Charles, Lucien, Louis et Jean sont morts ; son frère Etienne est blessé grièvement ; sa sœur Rose a disparu ! La mère a dit aux filles encore vivantes : « Écrivez cela à Edouard. » Et les petites ajoutent : « Maman pleure ; elle dit que tu dois être fort et les venger. C'est pour nous et pour la France. Songe à tes frères, et au grand-père en 70 ! »

Un désir bien légitime de vengeance agite l'infortunée, mais il n'implique que les soldats ennemis. Elle y renoncerait bien vite si, pour le satisfaire, il fallait torturer des petits enfants d'Allemagne.

Une autre femme de France vivait heureuse, il y a trois mois, entre son mari et deux fils. Tous les trois sont tombés au champ d'honneur. Elle reste seule avec sa douleur épouvantable. Or, récemment, l'on a posé sur ses genoux un bébé qui venait de naître, un bébé de la guerre. Elle a souri.

François Peyrey.

LA CROIX ROUGE DE FRANCE

L'organisation des secours aux blessés militaires

Il existe en France trois Sociétés d'assistance aux blessés militaires, autonomes et distinctes, formant la *Croix Rouge Française* : la Société française de secours aux blessés militaires, qui est la doyenne, sa fondation remontant à 1864 ; l'Association des Dames françaises ; l'Union des Femmes de France.

La Société française de secours aux blessés militaires, qui a son siège 21, rue François-I^{er}, est dirigée par un conseil central de cinquante membres, sous la présidence du marquis de Vogüé, de l'Académie française. Un comité central des Dames, présidé par Mme la comtesse d'Haussonville, fonctionne à côté du conseil. Le secrétaire général est le comte Victor de Valence, dont on se rappelle l'admirable dévouement pendant la guerre de Chine et l'expédition du Maroc, où il représentait la Société. Des délégués régionaux accrédités auprès du gouvernement militaire de Paris et des corps d'armée, des comités, des sous-comités et des membres correspondants complètent cette organisation.

Lors de la guerre de 1870, la société, de création trop récente, n'avait pas encore un matériel suffisant. Le comte de Flavigny, qui en était le président, et ses collaborateurs, rivalisèrent d'activité pour être à même d'apporter une aide efficace. Le soir de Wissembourg, c'est-à-dire une quinzaine de jours après la déclaration de guerre, une première ambulance quittait Paris pour Nancy et Metz. En un mois, dix-sept ambulances furent mises à la disposition des commandants d'armée.

La Société française de Secours aux Blessés militaires soigna 110.000 malades ou blessés, en rapatria 26.000 et dépensa plus de 12 millions. Quelle plus belle éloquence que ces chiffres !

Après la guerre de 1870, les puissances, dans le but de diminuer la mortalité et d'assurer les soins à tous les blessés en cas d'une nouvelle guerre, donnèrent plus d'extension aux œuvres de la Croix Rouge.

En France, les comités de femmes, qui avaient secondé pendant l'Année terrible notre société de secours aux blessés, s'étaient dissous. Le docteur Duchaussoy, professeur agrégé à la Faculté de médecine de Paris, fut le premier à comprendre combien une société de femmes instruites dans l'art de soigner les malades et prêtes à tous les dévouements, à tous les sacrifices, serait un précieux auxiliaire à notre service de santé. Le docteur Duchaussoy prépara en 1876 un plan d'organisation d'une école de gardes-malades et d'ambulancières qu'il exposa à la Société de Médecine pratique. L'année suivante, des cours d'instruction médicale avaient lieu, et en mai 1879 était fondée l'Association des Dames françaises, que le comte Sérurier appréciait en ces termes : « Elle comble une grande lacune ; elle complète la société de secours, et les deux sociétés ont besoin l'une de l'autre. »

L'Association des Dames françaises, qui a son siège 12, rue Gaillon, est présidée par Mme Ernest Carnot, succédant à Mme l'amirale Jaurès ; le secrétaire général est le docteur Duchaussoy, fondateur de l'Association.

Mme Kœchlin-Schwartz et quelques sociétaires qui s'étaient séparées de l'Association des Dames Françaises fondèrent, en 1881, l'Union des Femmes de France, laquelle fut reconnue d'utilité publique le 6 août 1882 et rattachée au service de santé militaire en 1886. Elle fut autorisée, en vertu du décret du 19 octobre 1892, à prêter son concours en temps de guerre au service de santé des armées de terre et de mer. Son rôle consiste à créer dans les localités désignées par le ministre de la Guerre ou les généraux commandant le territoire, sur la proposition des directeurs de santé, des hôpitaux militaires, pour recevoir les malades et les blessés trop nombreux pour les seuls hôpitaux militaires. L'Union des Femmes de France doit aussi prêter son concours au service de l'arrière pour les hôpitaux auxiliaires de campagne de ce service. Elle a encore pour mission de faire parvenir aux destinations indiquées par les ministres de la Guerre et de la Marine les dons de toute nature qu'elle offre et reçoit.

La Société, qui a son siège, 16, rue de Thann, est administrée par un conseil de 50 membres, présidé par Mme Pérouse ; le secrétaire général est le docteur Boulianié. Le comité de direction est formé de cinq commissions, complétées par des délégués régionaux accrédités auprès du gouvernement militaire de Paris et des vingt et un corps d'armée, des sous-commissions et groupes d'études. Quel plus bel éloge faire de cette œuvre éminemment patriotique que de rappeler la mort au champ d'honneur de deux de ses infirmières, Mmes Jacques Fenillet et Richard, victimes de leur dévouement en soignant les malades et les blessés au Maroc ! A propos de ces morts glorieuses, le général Gallieni, aujourd'hui gouverneur militaire de Paris, écrivait à la présidente de l'Union :

« Nos régiments sont toujours fiers quand ils peuvent inscrire sur leurs drapeaux les noms des victimes qui sont tombées pour leur honneur et la défense du drapeau. »

Ayuntamiento de Madrid

APRÈS LA BATAILLE



UN OFFICIER BELGE BLESSÉ SE DÉSALTÈRE



UN OMNIBUS RAMENANT DES BLESSÉS



UN BLESSÉ SECOURU PAR DES PAYSANS



LES PREMIERS SOINS SUR LE CHAMP DE BATAILLE



UN BLESSÉ ALLEMAND HISSE DANS UN TRÉ SANITAIRE



LE TRANSPORT D'UN BLESSÉ PAR LES BELGES

Quand se produit une accalmie de l'ouragan de fer et de feu qui balaie la plaine, les brancardiers de la Croix Rouge se répandent dans les guérets à la recherche des blessés, pansant sommairement sur place les plus grièvement atteints, et relevant, sans distinction de nationalité, Français et Allemands, qui, désarmés par la douleur, ne sont plus à leurs yeux que des hommes, également dignes de sollicitude.

CONTE DE LA TOUSSAINT

“In memoriam”

C'était, au bout du village, une humble maison, tapie au bord de la route. Avec son toit d'ardoise, ses murs décrépis par larges plaques et le banc de pierre adossé à sa façade, elle aurait été pareille à toutes les autres, si elle n'avait, jour et nuit, gardé ses volets obstinément clos.

Depuis des années et des années, les saisons se succédaient sans que l'étrange demeure sortît de sa léthargie. Qu'elle boudât lorsque l'hiver la cinglait du fouet de la bise ou s'amusait à lui cracher en plein visage les glaçons de ses frimas, c'était chose naturelle et dont personne n'eût songé à s'étonner; mais qu'au printemps elle gardât son air renfrogné, quand, du faite des peupliers montant la garde devant elle jusqu'à la touffe de thym poussant entre les pierres de son banc, tout participait allégrement au grand mystère du renouveau, quand la nature n'était que chansons et sourires, quand la ronce elle-même était en fleur, c'était là un trop insolent défi à la joie universelle pour que l'on n'en conçût pas contre elle quelque rancune, mêlée de méfiance.

Indifférente au qu'en dira-t-on, la maison solitaire faisait la sourde et l'aveugle; c'était en vain que l'été, brûlant, l'incitait à se débrailler comme font les habitations les plus honnêtes en entr'ouvrant leurs persiennes: rien ne pouvait la décider à secouer une torpeur qui donnait aux passants l'image de la mort.

Les gens du pays savaient pourtant qu'elle abritait une femme, en deuil, qu'on disait maniaque et qu'on soupçonnait d'être un peu sorcière; un flichi de dentelle noire épinglé sur ses cheveux blancs, la Veuve, comme on l'appelait au village, sortait rarement, ne parlant à personne et ne prononçant, d'une voix chevrotante, que les mots indispensables à ses achats parcimonieux chez la mercière ou chez l'épicier. Recluse volontaire, elle vivait depuis plus de quarante ans dans le silence et la pénombre de sa maison sépulcrale, qui, à l'écart, avait l'air, avec ses contrevents clos, d'une sentinelle endormie. Mais cette torpeur n'était peut-être qu'une feinte, car, au jour de la grande alerte, dès le premier coup de tocsin, elle sortit du long sommeil où elle paraissait plongée; et ce que ni les blandices du printemps ni les ardeurs de l'été n'avaient jamais obtenu d'elle, l'annonce de la guerre le lui fit faire incontinent: du rez-de-chaussée au grenier, toutes ses fenêtres s'ouvrirent; et ce fut elle, la farouche maison, sourde, aveugle et muette, qui donna l'exemple du pavoiement en arborant à son balcon un vieux drapeau tricolore, dont la hampe était ornée d'un bouquet de roses.

Personne ne s'occupait plus, dans la fièvre de la mobilisation générale, de son voisin, chacun n'ayant d'yeux et d'oreilles que pour ceux de ses proches qui parlaient. Ce fut pourtant une rumeur d'un bout à l'autre du village quand on vit « la Veuve », affublée d'une toilette surannée, prendre un beau matin le chemin du bastion tapé dans le bois de chênes-verts qui couronnait la colline; son chapeau de jais, sa mante garnie d'une double riche et ses mitaines de filolette firent sensation. Pourquoi s'était-elle endimanchée un jour de semaine? A qui pouvait-elle bien aller rendre visite? Les commères, intriguées, s'étaient rassemblées à son passage, dévidant à qui mieux mieux l'écheveau de leurs cancans. Mais, sans souci de la curiosité qu'elle provoquait, l'humble vieille, à pas menus, se hâta de gagner le fortin, dont les abords étaient insidieusement hérissés de fil de fer barbelé. Après avoir plus d'une fois trébuché contre cette ronce artificielle, tendue au ras du sol et aux épines de laquelle maints lambeaux de sa belle robe de soie restèrent accrochés, elle se trouva soudain nez à nez avec un grand diable d'adjudant qui fumait sa pipe sur la poterne, et qui, tout en exprimant par sa mimique la surprise que lui causait l'arrivante, demanda d'un ton bourru:

— Qu'est-ce qu'il y a pour votre service, madame?

— Mademoiselle, rectifia la visiteuse, en rougissant comme un tendron et en baissant pudiquement les yeux. Et, sans préambule, avec cette volubilité qui caractérise les timides quand, sous l'empire d'une nécessité pressante, ils sont contraincts de s'expliquer et qu'ils le font comme on se jette à l'eau sans savoir nager, elle récita, tout d'une haleine, le discours qu'elle avait péniblement élaboré.

— Monsieur, dit-elle, je ne suis qu'une vieille fille, vivant à l'écart, et plus bonne à grand'chose; je suis du moins aussi patriote que peut l'être une Française à qui ces sales Alboches ont tout pris, et je veux faire quelque chose pour les petits soldats qui nous vengeront, moi et toutes celles qui

sont dans mon cas... On dit — je vous demande pardon d'oser vous le répéter — que nos militaires se plaignent de la nourriture qui leur est servie... Bien sûr, on ne peut pas pour tant de bouches et pour de si gros appétits ne cuire que des ortolans; il n'en est pas moins vrai qu'il n'est rien de tel que la bonne chère pour vous donner du cœur au ventre. Et voici, monsieur, la prière que j'ai à vous adresser: faites-moi la grâce de me confier tous les soirs, à tour de rôle, un de vos hommes qui dînera chez moi; je ne suis pas riche, mais ce sera de bon cœur que je le régèlerai; sans mettre les petits plats dans les grands, on peut, quand on sait s'y prendre, cuisiner convenablement pour pas cher... Vous voulez bien, dites, qu'on les gâte un peu, ces petits, qui n'ont plus leur maman? Ça me fera tant de plaisir... Vous allez comprendre pourquoi... J'ai été, monsieur, telle que vous me voyez, un joli brin de fille, à qui ne manquaient pas les prétendants, d'autant plus qu'on me savait une dot assez coquette et, qu'orpheline de père et de mère, j'étais ma seule maîtresse. Comment mon choix se fixa sur un jeune homme des environs, c'est une idylle qui ne vous intéresse pas. Beau, brave, intelligent, aimant, il avait à mes yeux toutes les qualités, et nous allions nous marier lorsque la guerre éclata... Je vous demande pardon, mais ces souvenirs sont si vivaces, bien qu'ils datent de quarante-quatre ans, qu'à les évoquer je me sens toute remuée; ce n'est rien, c'est un sanglot qui m'étouffait, il est passé... Alors, voyons, où en étais-je? Ah! oui, je vous disais, n'est-ce pas, que j'adorais mon fiancé; il était tout pour moi; jamais je ne l'avais senti comme sous la menace de le perdre... Le soir où il vint me faire ses adieux je pus le garder à dîner; il allait se battre le lendemain... Le lendemain, il tomba, frappé d'une balle en plein front... Depuis ce jour-là, personne n'a jamais franchi le seuil de ma maison, que j'ai condamnée même à la lumière du soleil: pour mieux y garder le souvenir du cher absent, j'ai vécu quarante-quatre ans calfeutrée avec lui. La nappe sur laquelle il s'est accoudé couvre encore la table, où rien n'a été touché; son assiette, son couvert, son verre, sa chaise sont où sa main les a placés; je croyais qu'ils y resteraient jusqu'à ma mort. Mais la revanche m'a tracé un autre devoir: la vieille nappe que le temps a jauni sera dès demain reléguée au fond de l'armoire aux reliques, et du linze frais accueillera l'hôte que vous m'enverrez; tout en le servant, je lui raconterai l'histoire de son ancien, et de bon Dieu me soufflera les mots qu'il faut pour lui inspirer le désir de le venger ou de mourir glorieusement comme lui...

Avant présenté de la sorte sa requête, la « Veuve » se tut, essouffée, confuse, contente de son audace. Jamais, depuis quarante-quatre ans, elle n'avait prononcé, de suite, autant de paroles. L'adjudant l'avait d'abord écoutée d'un air distrait; puis, pour cacher l'émotion qui le gagnait peu à peu, il avait pris une mine rébarbative; maintenant, il traitait de grosses bouffées de sa pipe, et, tout en feignant de se gratter, il écrasa une larme au coin de son œil.

— C'est bon, grogna-t-il. Vous aurez satisfaction. A partir de demain, je vous enverrai tous les soirs un lascar qui fera honneur à votre frichtis...

La Veuve, après s'être confondue en remerciements, reprit en trotinant le chemin de sa maison solitaire, où, par la fenêtre ouverte qui lui avait si longtemps été prohibée, le soleil éclairait, dans un cadre ovale, un portrait d'homme auquel pendait un nœud de crêpe et sous lequel, comme devant une icône, était un prie-dieu, creusé par un long usage à la place des genoux.

Fut-ce une illusion d'optique causée par le jeu de la lumière dans le verre protégeant le fusain? Mais en approchant de son seuil, la petite vieille au cœur virginal vit soudain le portrait s'animer pour lui sourire.

— Ah! j'étais sûre, s'écria-t-elle, que tu m'approuvais! Si j'ouvre aujourd'hui le sanctuaire que je t'avais consacré, si je le laisse profaner par une présence étrangère, c'est parce qu'il faut faire à la France le sacrifice de ce qu'on a de plus cher. Je te donne à elle une seconde fois, en bousculant le décor de notre dernière entrevue, et en admettant un intrus dans notre atmosphère d'intimité. Mais c'est toi-même qui m'as dicté l'immolation que tu exigeais de mon patriotisme; je t'ai obéi; tu m'en récompenses par ce sourire...

Et, dérogeant pour la première fois à l'habitude qu'elle avait de passer l'après-midi en contemplation devant son cher mort, elle travailla jusqu'à la nuit à tout mettre en état pour recevoir sortablement son convive du lendemain.

André Avèze.

Le cortège glorieux

L'humble et glorieux cortège quitte la cour de l'ambulance.

Derrière les vitres des blanches salles où ils se rétablissent lentement, et dans le jardin où ils se promènent, les blessés convalescents font le salut militaire, les yeux embués de larmes, mais le regard vif et fier comme si retentissait et vibrât en leurs âmes la sonnerie « au drapeau ».

Au pas lourd de deux percherons noirs, le corbillard avance comme à regret.

Sur la bière de chêne qui renferme le corps du soldat tombé à l'ennemi s'étale un linceul tricolore. Là encore, cet emblème représente la patrie. Il ne flotte pas au souffle de la victoire, au milieu des sifflements des balles et des rugissements des obus; il recouvre de ses plis un de ses gardiens, un de ses défenseurs. Instinctivement, on se découvre à la fois devant la dépouille mortuaire et devant l'image de la France.

Gerbes épaisses et bouquets menus de fleurs jonchent le cercueil; de hautes palmes vertes accrochées aux coins de la voiture sont des lauriers offerts au héros. Ces plantes doucement tressaillent au roulement de la voiture sur les pavés, comme le seigle au vent de la plaine de Vendée où naquit le mort.

Dans la rue étroite et sinueuse qui mène à l'église, les passants s'arrêtent. Le cortège a déjà gagné la place où se dresse la chapelle aux rides augustes: ils sont restés immobiles, perdus au souvenir des parents et des amis qui sont « sur la ligne de feu » et que peut-être l'on conduira bientôt, eux aussi, vers une place d'ombre...

Voici l'église d'un style roman brut et suggestif. Sa solitude, toute émue de silence, est forte comme un arbre symbolique de foi poussé sur le roc.

La nef et les galeries décorées de peintures mystiques sont tendues de drapeaux. A travers les vitraux du chœur, le soleil pâle s'écoule en ondes lactées, se couche sur le catafalque et sur les dalles de marbre, sculpte les muscles noircis d'un Christ d'argent, tandis qu'un rayon dore l'entrée de la vieille crypte comme pour y réveiller un baron en armure, roide étendu dans le porphyre.

De l'orgue, cathédrale de métal, se déroulent de longues écharpes sonores.

L'église s'emplit d'une foule pieuse: ceux qui tout à l'heure ont salué le char funéraire y sont venus saluer, d'une suprême prière, le noble mort inconnu.

Tout à coup les accords musicaux se taisent; un bourdonnement de basses un instant résonne, le prêtre récite les litanies. On s'agenouille. La cérémonie se déroule, simple, grave. A nouveau l'orgue frémit. Il chante un hymne de douleur et d'espoir. Les visages se contractent pour retenir les larmes.

L'encens fume, le prêtre a prononcé le *Requiescat* et de chaque cœur monte un adieu.

Le cimetière est loin de l'église. Pour y arriver, il a fallu traverser la ville.

Comme l'heure du travail a sonné et qu'elle a vidé voies et carrefours, seules quelques personnes accompagnent le soldat: des amis d'autrefois, et surtout des amis d'aujourd'hui dont le blessé, sur son lit d'hôpital, a connu la tendresse, et qui lui ont clos les paupières. Gens de bonté, de charité — il en est tant chez nous! — médecins, infirmières aux voiles bleus, vétérans balafrés, représentants des sociétés régimentaires suivent le corbillard encadré d'un piquet de soldats.

Dans le champ commun du repos, on a réservé un champ d'honneur aux morts pour la patrie: des massifs d'aubépine l'entourent et des marronniers le jalonnent, ceints de rubans tricolores. Sur les sépultures, une croix noire où se détachent le nom et l'âge. Des fleurs et des couronnes. Sur une banderole de soie violette ces lignes:

A notre fils qui fit son devoir.

A notre petit-fils mort pour la France...

Plus loin, cette inscription:

A notre enfant tué face à l'ennemi...

A pas lents, l'on apporte la bière.

La tombe fut creusée le matin même. La glèbe en est humide et chaude et la senteur de la terre se mélange aux parfums acres des fleurs voisines. Des chansons d'oiseaux s'élèvent dans le clair ciel d'automne et se mélangent harmonieusement au sourd murmure de la forêt proche. Les porteurs laissent glisser le cercueil dans l'ombre de la fosse. Le soldat va reposer près de ses frères d'armes. Une dernière bénédiction, le prêtre se retire; chacun se signe et s'éloigne dans les feuilles mortes...

Quittant l'aiguille et le tricot, chaque jour, des femmes, tendrement, viendront parer la tombe...

René Delange.

A ceux qui pieusement sont morts pour la patrie

Musique de Xavier Leroux.

Sout et pieusement

Ceux qui pieu... se...

ment sont morts pour la Sa... tri... e, Ont droit qu'à leur cer...ueil, la fou...le vienne et pri...

... e Parmi les plus beaux noms, leur nom est le plus beau, Coups gloire auprès d'eux pas est

l'ombre éphémère... re. Et comme ferait une me... re Sa

cresc.

voix d'un peuple entier, les berce en leur tom... beau! Sa voix d'un peuple entier, les berce en leur tombeau! Sa

cresc.

Allargando

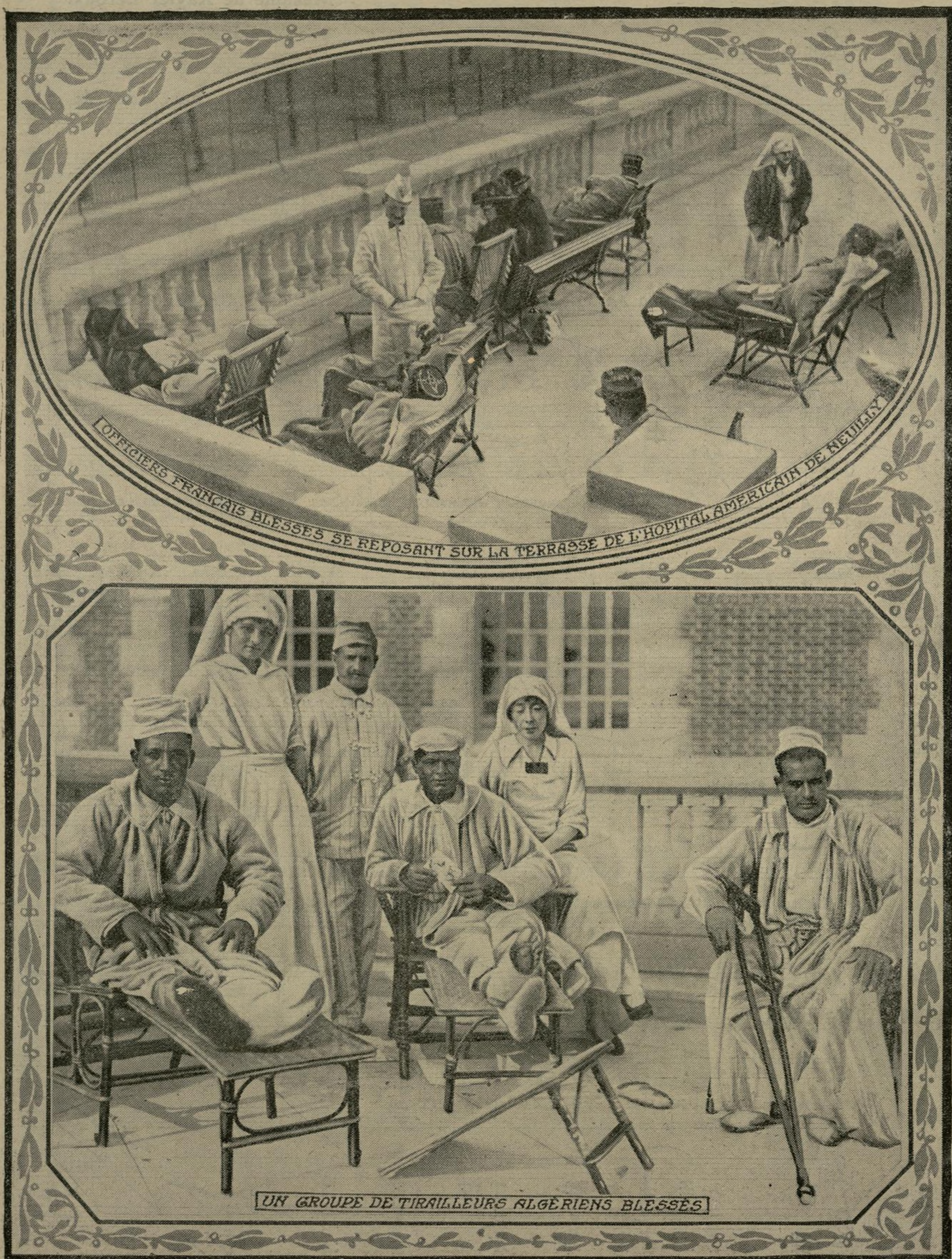
voix d'un peuple entier, les berce en leur tom... beau!

148^{les}
1914

Le maître Xavier Leroux a bien voulu joindre son hommage à ceux de MM. Emile Boutroux, Denys Cochin, Frédéric Masson et Henri de Régner, en composant une page sur l'émouvante strophe de Victor Hugo : « Ceux qui pieusement sont morts pour la Patrie... »

Ayuntamiento de Madrid

AU SORTIR DE LA FOURNAISE



Qu'il fait bon respirer au sortir des salles d'hôpital, où règne l'écœurante odeur de l'iodoforme! Et comme le moindre rayon de soleil dilate le cœur, quand on a vu la mort de près! La satisfaction qui se peint sur le visage des convalescents en dit plus long que bien des paroles, et elle est tout à l'honneur des admirables infirmières de la Croix Rouge, dont le dévouement allège tant de souffrances.

Comment sont soignés nos blessés



L'INTERIEUR D'UNE AMBULANCE

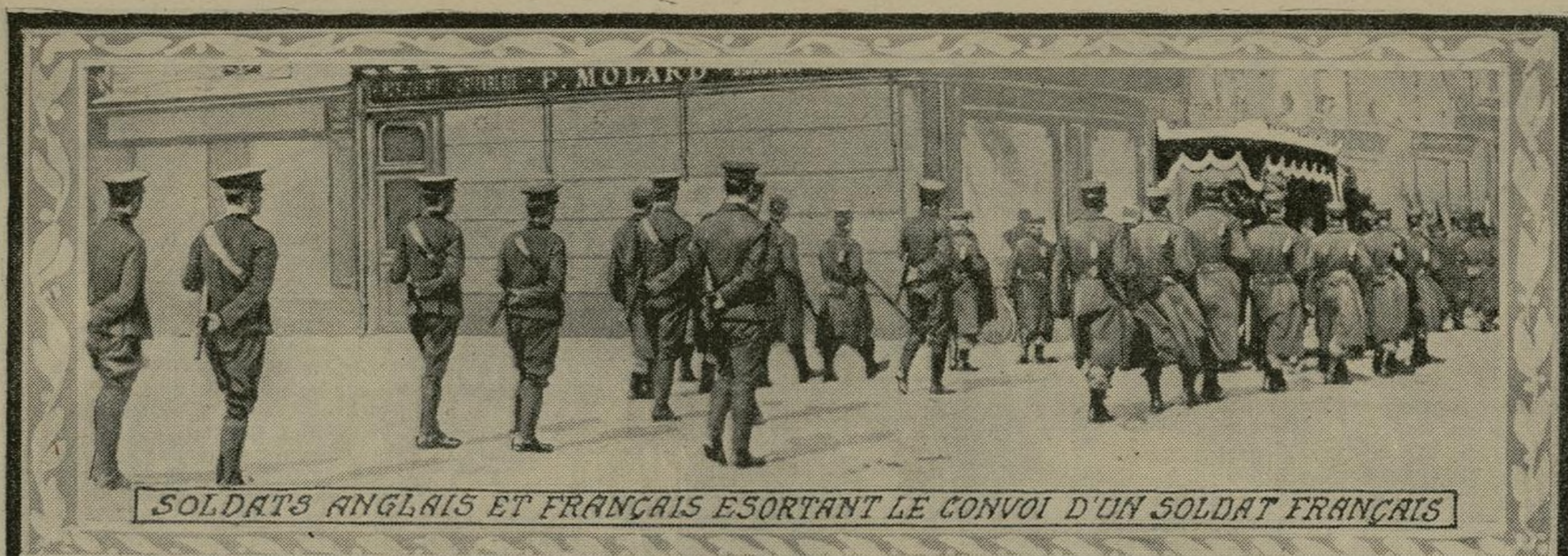


LES BLESSES CONVALESCENTS PRENNENT L'AIR

Le poète a célébré les mains féminines, « ... ces mains pâles, qui peuvent tout le bien ». Grâce à ces mains diligentes, combien de souffrances ont été adoucies, combien de guérisons assurées ! Il faut entendre le concert des louanges qui montent des lèvres des convalescents pour savoir tout ce qu'il y a d'abnégation, de douceur, de sollicitude sous le sarrau des admirables infirmières de la Croix Rouge.

Ayuntamiento de Madrid

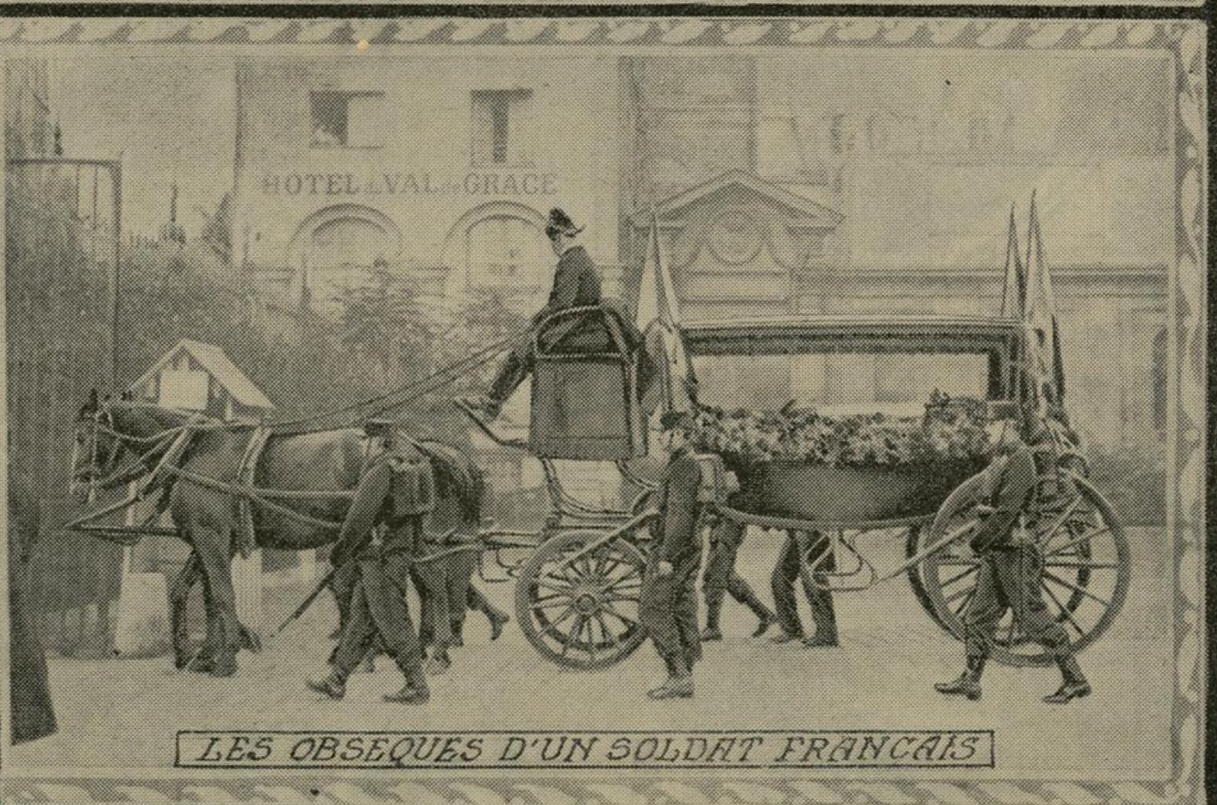
La dernière étape



SOLDATS ANGLAIS ET FRANÇAIS ESORTANT LE CONVOI D'UN SOLDAT FRANÇAIS



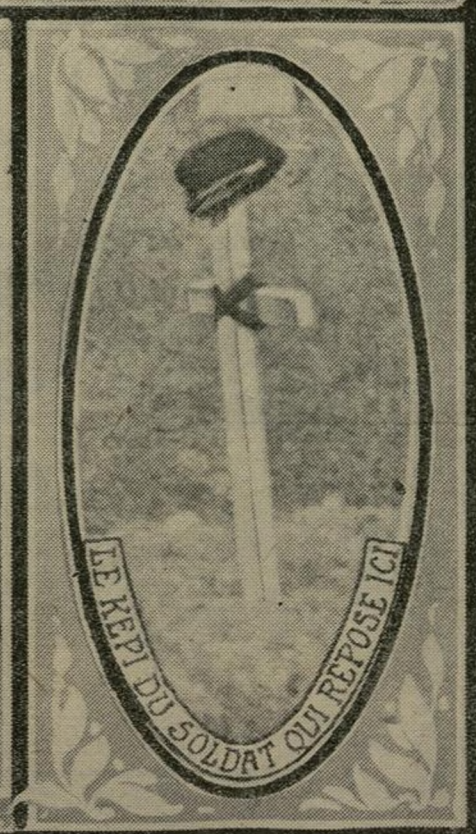
UN PRÊTRE SOLDAT



LES OBSEQUES D'UN SOLDAT FRANÇAIS



LES OBSEQUES D'UN SOLDAT ANGLAIS



LE REPI DU SOLDAT QUI REPOSE ICI

Combien sont-ils ceux qui dorment leur dernier sommeil au coin d'un champ, où ils ont été inhumés en hâte, sous une humble croix, après avoir reçu les secours de la religion des mains d'un de leurs compagnons d'armes, prêtre-soldat ? D'autres, après avoir été transportés à l'ambulance ou à l'hôpital, n'en sortent que pour être conduits à leur dernière demeure, avec le cérémonial que montrent nos photographies.

LES MORTS HÉROÏQUES

Nous les coudoyions tous les jours et nous ne les connaissions pas. Ils accomplissaient dans la vie leur humble tâche, sans prétendre à se distinguer du commun des mortels; peut-être ignoraient-ils eux-mêmes qu'ils étaient pétris d'une pâte de choix et qu'ils étaient marqués d'un signe, comme les élus. Et voilà que sur le champ de bataille, où leur destin les a brusquement confrontés avec la gloire, ils ont été reconnus par elle comme ses enfants légitimes, voilà qu'ils se sont révélés des héros!

Combien sont-ils, à côté de quels nous passions naguère sans être éblouis du reflet de leur âme ardente, et qui, dépouillant l'apparence dont nous les avions affublés, se sont soudain montrés à nous dans la posture martiale qu'ils garderont devant l'histoire! Celui-ci était débonnaire; celui-là paraissait sceptique; cet autre affichait un dandysme de bon ton; mais il a suffi que le clairon sonnât la charge pour que, tous, ils n'eussent au cœur d'autre ambition que de mourir en braves.

Comment les nommer? Ils sont légion. Egaux dans le sacrifice, ils ont tous également droit à la reconnaissance nationale. Ce sont les plus belles fleurs de notre race qu'a fauchées, en les culbutant dans les chaumes, le canon allemand. Mais qu'il soit permis à nos mains pieuses d'en glaner du moins quelques-unes pour en former une gerbe qu'en ce jour de Toussaint nous déposerons toute sanglante sur l'autel de la Patrie.

Voici, frappé d'une balle en plein front, le lieutenant de réserve Charles Péguy, ce normalien qui s'était fait libraire pour vendre, à l'abri de la Sorbonne, ses *Cahiers de la Quinzaine*, ce poète qui s'était fait le pieux historiographe de Jeanne d'Arc, ce paysan beauceron qui s'était fait pasteur d'hommes et dont l'influence intellectuelle a été si profonde sur les nouvelles générations.

Voici le capitaine Détanger, qui se dédoublait en un délicat écrivain, dont les lettrés apprécieraient *Hien le Maboul*, *la Barque annamite*, *Gens de guerre au Maroc*, et dont le dernier ouvrage portait ce titre prophétique : *Le Chemin de la Victoire*; la signature d'Emile Nolly ne paraîtra plus au bas de ces contes évocateurs où le capitaine Détanger relatait avec tant d'intérêt les épisodes de ses campagnes coloniales et exaltait la beauté du métier des armes; la dernière page qu'il ait écrite est une page vécue, qu'il a paraphrasede son sang; il dort aujourd'hui dans le petit cimetière de Blainville, en Lorraine; il dort satisfait, laissant, pour sauver sa mémoire de l'oubli, une œuvre, et, ce qui vaut mieux encore, un haut exemple.

Et voici un autre écrivain, qui, lui, était un homme de lettres complet : critique, journaliste, auteur dramatique, touchant à tous les genres et se montrant, dans tous, en pleine possession de son talent. Charles Muller n'avait rien du soldat, mais quand on lui mit un fusil dans les mains, il se découvrit une âme de guerrier, capable des plus beaux exploits, et telle fut sa vaillance qu'il venait de gagner au feu les galons de sous-lieutenant quand un éclat de shrapnell interrompit une carrière militaire si bien commencée. Il est mort *à la manière des... héros*, celui qui avait pastiché, avec tant d'esprit, la plupart de nos grands hommes; pour sa dernière imitation, il a égalé ses modèles.

Voici, fauchés l'un dans sa fleur, l'autre dans sa maturité, un débutant, l'acteur Reynal, dont la verve comique était si justement appréciée des habitués du Théâtre-Français; un maître, le compositeur Albéric Magnard, l'auteur de cette noble *Bérénice* et de tant d'œuvres symphoniques où s'affirmait un art hautain, dont s'honorait la musique française.

Voici, à côté du poète Alfred Druon, l'auteur inspiré du *Collier d'émeraude*, d'*Amours divines et terrestres* et de ces beaux vers écrits au cours de la campagne du Maroc et réunis sous le titre *Du sang sur la mosquée*, un jeune parlementaire dont la vive intelligence était nourrie d'une forte culture : Pierre Goujon, député de l'Ain, qui, après avoir connu l'enivrante joie d'entrer victorieusement en Alsace, est tombé, un soir d'hécatombe, au milieu de ses frères d'armes...

Que de promesses anéanties avec cette élite, à laquelle appartenait également le fier, l'ardent, le généreux Guy de Cassagnac, tué à l'ennemi sur cette terre de Lorraine qu'en bon Français il n'avait jamais douté de reconquérir!

Ils ont fait joyeusement le sacrifice de leur vie, tous ces jeunes hommes, auxquels étaient pourtant

promis de si appréciables lendemains. Ils ne verront pas la victoire, qu'ils avaient tous si passionnément souhaitée, et dont ils ont été les dignes ouvriers. Ils ne la verront pas, mais la gloire qu'ils ont acquise sur les champs de bataille les dédommagera amplement de tous les lauriers littéraires qu'ils s'apprétaient à cueillir. La France a déjà retenu leurs noms parmi ceux de ses enfants dont elle est fière. Et comme le disait si bien l'autre jour M. Clemenceau, leur mort est « un écrasant exemple dont ils accablent les vivants ».

André Doria.

Comment ils meurent

En France

M. Thiébaud-Sisson publiait l'autre jour, dans le *Temps*, la relation d'une récente visite faite par lui aux champs de bataille de la Marne. Nous empruntons à ce récit l'extrait suivant, digne en tous points d'enrichir le livre d'or de l'héroïsme français :

Entre Sompuits et Somsois, à douze ou quinze cents mètres au sud du Meix-Tiercelin, est une ferme sur laquelle les Allemands, pendant toute une journée, firent pleuvoir un ouragan de mitraille. Le vieux cultivateur qui me guide me montre du doigt une tranchée qui défend les abords de la ferme. « Il y avait là, me dit-il, une compagnie du n° de ligne. Elle était commandée par un lieutenant qui n'avait guère plus de vingt-cinq ans et qui traitait ses hommes en camarades, avec une gentillesse, une bonne humeur, une gaieté « qu'on faisait voir que c'était du bon monde. » J'avais entendu le matin un de ses chefs lui dire : « Vous resterez là jusqu'à ce qu'on vienne vous relever. Il faut tenir, et le plus longtemps possible. » Il avait répondu avec un bon sourire : « C'est bien, mon commandant, nous tiendrons. » Et il a tenu des heures et des heures. Un moment avant que les Allemands se soient repliés, un obus a éclaté sur la tranchée, fauchant six hommes et enlevant le bras et l'épaule du lieutenant. Quant on a pu le retirer de là, il était déjà épuisé par une hémorragie terrible, mais il n'avait pas perdu connaissance. « Je suis bien faible, dit-il, pansez-moi ! » Et peu à peu, tandis qu'on le transportait à l'arrière, dans une ambulance, il s'éteignit, répétant toujours : « Pansez-moi. » J'ai su depuis que c'était le fils aîné du général de Castelnau.

En Russie

C'était dans ces engagements de Mazurie où l'armée russe, menacée d'être coupée, dut céder le terrain conquis. Un détachement de cavalerie se retirait quand, soudain, il se trouva pris entre deux feux : celui d'une batterie, celui d'un régiment d'infanterie allemands. Toute issue était enlevée, les cavaliers ayant derrière eux une falaise abrupte, au bas de laquelle s'étendait un lac. Le chef du détachement, lieutenant Smirnov, était résolu à ne pas tomber entre les mains de l'ennemi : la résistance étant impossible, il fit avancer ses hommes jusqu'au bord de l'abîme, puis, après un commandement, s'y précipita, suivi de ses hommes : sans mot dire, l'escadron entier disparut dans le lac.

Le panache

Le *Combat Périgourdin* conte, en ces termes, la fin glorieuse d'un jeune sous-lieutenant :

C'est près de Charleroi que sa compagnie reçut, le 22 août, le baptême du feu. Fidèle au serment qu'avaient fait en se quittant les saint-cyriens, le lieutenant de Fayolle avait mis ses gants blancs pour marcher à l'ennemi.

Dans la tranchée, où il commandait sa section, on entend la fusillade des mausers, le crépitemment des mitrailleuses et le son du canon qui glace le cœur des plus braves, quand on n'a pas l'habitude.

Le moment est venu de mener la charge sous une pluie de fer et de feu; les hommes hésitent; alors, sortant d'une sacoche le plumet bleu et blanc qui ornait son shako de Saint-Cyr, son *casoar*, le lieutenant lui-même sur son képi et crie :

— En avant !

Il oublie, dans cette minute, les mesures de prudence qu'impose la guerre moderne, et que les officiers sont surtout visés par les tireurs ennemis; il se souvient seulement qu'il est un chef et

Qu'un chef n'abdique pas l'honneur d'être une cible !

Il s'élance sous la mitraille.

Toute la section a suivi, d'un bel élan, mais bientôt une balle frappe le lieutenant au front. Au sergent qui vient le relever, il dit un adieu bref

pour son père, pour sa mère, et il expire. Ajoutant un geste d'élégante bravoure aux traits héroïques de nos fastes militaires, le petit saint-cyrien est tombé... avec son panache !

Alain de Fayolle est cité à l'ordre de l'armée !

Noblesse oblige

Le capitaine Têlèphe Rousse-Lacordaire, petit-neveu du Père Lacordaire, est mort en héros à la tête du bataillon de chasseurs alpins qu'il commandait.

Voici un extrait de la lettre par laquelle un de ses compagnons d'armes annonçait à Mme Rousse-Lacordaire la mort glorieuse de son mari :

« Le capitaine Rousse-Lacordaire a été blessé le 28 août sur les hauteurs de X... en chargeant à la baïonnette, en tête de sa compagnie, contre des tranchées ennemies. Il fallait, à ce moment-là, entraîner les chasseurs, donner l'exemple : le passé du capitaine Rousse-Lacordaire était le garant de ce qu'il serait ce jour-là. Il a montré, en sacrifiant sa vie, ce que devait être un chef. Blessé mortellement, il a été ramené à X... et a expiré peu après, donnant jusqu'au dernier moment l'exemple de la plus admirable énergie.

« Au nom du ... bataillon de chasseurs alpins, je salue très bas le camarade aimé, le chef intrépide que fut le capitaine Rousse-Lacordaire, mort en héros, le 28 août, pour la France ! »

Ses dernières paroles à ses chasseurs en les entraînant à la charge furent : « Allons, mes enfants, en avant ! Si nous succombons, nos femmes pleureront des héros ! »

Le sourire

Dans la dernière liste des citations à l'ordre du jour de l'armée, on lit ce beau trait d'héroïsme à la française :

« Le colonel Doury, commandant le 5^e d'infanterie, a montré en toutes circonstances, depuis le début de la guerre, des qualités très brillantes de commandement, d'énergie et de bravoure.

Le 14 septembre, ayant reçu de son général de brigade, dans un moment critique, l'ordre de résister sur place à outrance à une attaque de l'ennemi dirigée sur un pont, a répondu : « C'est bien, on résistera ; et maintenant, pour mot d'ordre : le sourire ! »

Et la citation se termine par cette phrase : « A été tué, quelques instants après, par un éclat d'obus, à son poste de commandement. »

Le texte officiel n'en dit pas plus long. Mais il semble que les hommes du colonel Doury, après avoir vu leur chef tomber dans ces circonstances, ont dû faire payer chèrement sa mort aux ennemis.

L'habitude du pardon

C'était en Woëvre, la semaine dernière. Le curé de la petite commune d'Essey-en-Maizerais discutait avec un officier allemand qui prétendait que des signaux pour avertir les troupes françaises avaient été faits dans le clocher de son église.

Le prêtre, avec énergie, protestait de son innocence. Vains discours, inutiles serments. C'était l'exécution sans jugement.

— On va vous fusiller !

A ce moment, un obus s'abat sur les deux hommes. L'explosion terrible les projette sur le sol.

Tout étourdi par le choc, racontait le digne ecclésiastique, je me relève... Je secoue la poussière qui couvre ma soutane... Et j'aperçois, à mes pieds, le cadavre du capitaine allemand... Ma foi, je l'ai bûni quand même.

Et comme on s'étonnait un peu qu'il ait eu pour son farouche ennemi le geste de pardon, le curé eut l'air de s'en excuser timidement et répondit :

— Oh ! vous savez, l'habitude...

Un cœur de Française

L'heure de la classe a sonné ; Mlle Y..., professeur, vient d'envoyer l'élève au tableau noir.

La leçon est expliquée et corrigée ; brusquement, la porte de la salle s'ouvre, la directrice vient chuchoter à l'oreille de Mlle Y..., qui pâlit et sort...

Voilà la classe en émoi ; que se passe-t-il ? Les enfants bourdonnent et voudraient le savoir...

Claudine, sous le prétexte d'aller se laver les mains, va dans la cour, aux nouvelles.

Elle revient vite ; elle a pu savoir que des messieurs en noir viennent d'apprendre à Mlle Y... que son frère a été tué à l'un des derniers combats ; oui, ma chère, au champ d'honneur !

Mlle Y... rentre ; elle a les yeux rouges et sa démarche est chancelante ; un grand silence l'accueille, mais le devoir la reprend, elle se tourne vers l'élève restée béate au tableau noir et lui dit :

— Voyons, où en sommes-nous, mademoiselle ? Et la leçon recommence.

Le gérant : VICTOR LAUVERGNAT.

Imprimerie BELLENAND, à Fontenay-aux-Roses (Seine).

Les secours aux blessés



Les œuvres de la Croix-Rouge, grâce aux généreux concours qui leur sont venus de tous côtés, sont en mesure d'effectuer le transport des blessés dans les meilleures conditions possibles. Pour ceux dont les cahots du train raviveraient la souffrance, des yachts, transformés en ambulances, glissent sans secousse sur les rivières, et, à l'arrivée des convois dans les villes, de rapides automobiles parfaitement aménagées reçoivent les brancards pour les conduire à l'hôpital.

Ayuntamiento de Madrid